

LACORDAIRE

Le "Correspondant" publie de belles et charmantes lettres de Lacordaire à Falloux.

Au mois de décembre 1839, Lacordaire songe qu'il doit à Falloux bien des visites.

Je t'embrasse beaucoup l'autre monde, grâce à Dieu, mais je tiens qu'il faut payer ses dettes dans ce monde-ci.

Falloux est allé à Viterbe, voir Lacordaire. Et celui-ci :

J'écrivais à Mme Swetchine que vous m'apparaissiez de temps en temps, comme à l'époque des fêtes ou plutôt de la chevalerie, lorsqu'après des années de séparation, on se reconstruit tout à coup sous les murs d'Antioche ou d'Edesse, au pied du mont Liban, ou en buvant de l'eau du Nil.

Et Lacordaire avoue qu'il n'est pas toujours, et sur tous les points, du même avis exactement que Falloux. Il ne peut coucher sa pensée dans le même lit.

Qu'importe ? Et, s'ils sont réunis par les grands endroits de l'esprit, ils n'ont qu'à laisser le temps leur apprendre qui a tort ou raison sur le reste.

En 1841, Falloux se marie. Lacordaire était à Rome ; et il écrit à son jeune ami :

Au moment où je suis sang et eau pour le fameux sonnet que je vous ai promis, je suis tombé sur un article de nos constitutions, distinction 2e, paragraphe 3, ainsi conçu : "Il est expressément défendu aux Frères de composer des sonnets, à moins qu'ils ne soient membres de l'Académie des Arcades."

C'est l'engagement graveux des belles et bonnes âmes ; il se trouve que les religieux l'ont un peu plus souvent, il me semble, que les autres personnes.

Durant l'automne de cette même année, il vint à Paris et fonda, sous le nom d'Œuvre dominicaine, "une sorte d'association pour le soutien des Dominicains français."

Je profite de mon carnaval pour vous désolier en vous écrivant ; vous me pardonnerez à cause de l'époque, et un peu aussi à cause de la force de la tentation, qui est toujours un motif d'excuse, en bonne théologie.

Lacordaire est perpétuellement sur les routes. Au mois de février 1842, il prêcha à Tours.

Il y avait, au couvent du Bosco, un vieux frère convers que Lacordaire a connu et qui avait servi Bonaparte en 1795.

Je crois volontiers aux augures, et je roulais sans cesse dans ma tête la pensée que Dieu allait tout bouleverser autour de moi.

compter ces misères ; mais le cœur de l'homme est plein de ces choses-là, et quand il s'ouvre, il dit une multitude de pauvretés,

Et puis, tout s'arrange. En 1845, Falloux écrivait une Histoire de Pie V.

Lacordaire attend à ce que cette Histoire de Pie V ne satisfasse pas tout le monde. Il y a des gens qui recommandent à l'Eglise une mansuétude imperturbable ; or, Pie V a été un pape militant.

La vérité est seule ancienne, primitive, ayant le droit de premier occupant avec la justice intime qui fait sa nature ; l'erreur, essentiellement postérieure, sans droit acquis et sans légitimité intrinsèque, mortelle et toujours demi-morte, rentre dans le monde et ne s'y soutient que par la violence, tout en réclamant la liberté qu'elle ne donne jamais quand elle est maîtresse.

Et l'on voit comment la réoudu Lacordaire : sans mollesse aucune. Il prépare ses conférences de Notre-Dame. Elles dureront cinq années.

Tout mouvement doit aller jusqu'à son terme et les obstacles qui l'arrêtent ne font que lui préparer des forces ; c'est une loi sans exception pour le bien comme pour le mal.

Pour le bien comme pour le mal : et, alors, les incrédules pouvaient considérer que leur mouvement n'était pas encore allé à son terme.

Falloux eut, pour son Histoire de Pie V, besoin de renseignements relatifs au couvent de Sainte-Croix de Bosco, fondé par ce pape.

Ce qu'il en reste, mon cher ami, c'est justement tout. Le général Bonaparte y ayant logé pendant deux ou trois jours, en 1796, laissa un ordre écrit de sa main pour qu'on le respectât. Dans les guerres postérieures, on y établit une compagnie de vétérans français qui s'y conduisit avec toute la douceur et la régularité d'un corps de religieux.

Le génie militaire convoitait les briques et tous les matériaux du couvent, et envoya un ordre conforme. L'officier qui commandait les vétérans de Bosco était protestant ; il répondit que le couvent était sous sa protection, que s'il lui arrivait malheur, il aurait la responsabilité de cette ruine, et que l'empereur ayant autrefois laissé un ordre écrit de le respecter, il ne pouvait l'abandonner à la démolition sans en avoir référé directement à lui.

Il y avait, au couvent du Bosco, un vieux frère convers que Lacordaire a connu et qui avait servi Bonaparte en 1795. Il racontait qu'un matin, apportant au général son café, il le trouva au coin du feu, "le coude appuyé sur une pelle, éveillé, mais si profondément attentif qu'il n'aperçut pas le frère qui était devant lui."

Lacordaire aime infiniment le couvent du Bosco. Ce n'est pas un très bel édifice ; le plan a été plusieurs fois modifié. Pie V n'a pas trouvé un architecte digne de ses projets. Mais Lacordaire se souvient d'y être arrivé au mois de septembre 1841. Il avait suivi la route qui mène d'Alexandrie à Novî. Un religieux le conduisit à une porte où étaient écrits ces mots : "Domus probationis."

Elle s'ouvrit. Je montai un escalier et je me trouvai dans les bras de cinq ou six Français vêtus

comme moi de l'habit de Saint-Dominique. L'un d'eux, artiste d'un mérite déjà éprouvé, homme de trente ans, sorti du monde par un coup vigoureux de la grâce, était gisant sur son lit, d'où il ne devait plus se relever.

Comme nous avons laissé à Sainte-Sabine de Rome le corps chéri d'une âme plus chère encore, nous devions laisser à Bosco, comme un mémorial de notre passage, le bien-aimé Frère Piel. Depuis, nous avons été réunis là, nous y avons été rejoints par les Frères demeurés à la Quercia de Viterbe et par d'autres âmes venues du cher pays de France.

Et le récit s'achève par une très belle invocation : O Bosco, un temps viendra où nous : et reposerons plus sous tes cloîtres, où nous ne nous agouillerons plus dans ta pieuse église sauvée par des soldats français, où nous ne verrons plus autour de toi ta brillante et profonde ceinture de saules et de peupliers, où nous ne suivrons plus le cours des innombrables et limpides ruisseaux qui arrosent tes prairies, où nous laisserons sous ta garde nos chers morts ; mais, O Bosco ! la patrie elle-même ne nous fera jamais oublier ton hospitalité, ta piété, l'accroissement que nous avons reçu de toi, la joie et l'union que tu nous as données, et, avant de mourir, notre ciel te cherchera de loin entre le ciel et la terre.

En 1844, Lacordaire était à Nancy ; et l'on persécutait les religieux. Lacordaire trouvait son siècle abominable et médiocre. Il lui semblait que "le diable s'adoucissait" ou bien "changeait sa peau de requin contre une peau de couleuvre."

Enfin, Raymond lança : — Bonjour, mesdames. Avec un petit cri surpris, les fermières se retournèrent. Les arrivant se trouvèrent alors en face de deux amusantes vieilles. La plus âgée avait bien quatre-vingts ans, à en juger par ses cheveux rares et tout blancs, sa peau ratatinée et sa bouche édentée.

La mère s'était empressée de répondre au salut de Raymond : — Bonjour, la compagnie. Pardonnez-moi, mais vous nous surprenez en train de remonter l'horloge. C'était le jour... Là, descendez, fillette, dit-elle en se retournant vers la petite boulotte.

— Quand il n'y a pas d'homme dans une maison, il faut bien tout faire soi-même. Mais c'est toujours une émotion pour moi !... Si cette "jeunesse" se cassait une jambe à grimper comme ça sur des chaises !

— Votre fille est tout de même d'âge à vous rendre service, remarqua doucement Tigrette. — C'est bien ce que je dis à maman, insinua Fillette.

— Approchez-vous, monsieur et madame ; qu'est-ce qu'on peut vous offrir ? Du cidre en bouteille ou une boîte de lait ? — Un peu de lait.

— Ah ! les Parisiens, c'est tous les jours de la tâtouille veulent boire. En offrir à des gens de la campagne, ça serait une offense !

— Ouvi les armoires, petite, commença la fermière d'un ton d'importance. La boulotte s'empressa d'obéir, écartant largement les deux battants des vitreaux normands, qui laissaient deviner sur leurs rayons profonds du linge et encore un parfum de lavande et d'iris.

— Voilà beaucoup de linge, déclara-t-elle par politesse, se demandant ce qui, à part la quantité, valait la peine de cette exhibition ciblée. Alors la mère, avec l'emphase

LA JEUNESSE ENSEVELIE.

Tigrette et Raymond, perdus dans le bois, avaient pris au hasard un sentier bordé de noisetiers qui, au détour d'un de ses festons, les amena brusquement devant la traditionnelle ferme normande, au toit de chaume, à la façade tapissée d'un large poirier.

— Je veux bien, approuva sa compagne, j'ai une soif ! Le seuil franchi, les jeunes gens, d'un coup d'aile, inventorièrent la pièce. Son irréprochable propreté constatée, satisfaits, s'avancant davantage, ils aperçurent, dans le retrait formé par la haute cheminée, deux femmes qui leur tournaient le dos. L'une, perchée sur une chaise, remontrait péniblement les lourds poids de l'antique horloge, tandis que l'autre la soutenait par derrière.

— Prends bien garde, fillette, s'accommoda-t-elle soudain, en s'arc-boutant davantage, tu vas attrapper du mal ! Le geste était si maternel, la voix si imprégnée du sentiment du danger que courait "fillette", dans ses importantes fonctions, qu'ils contemplèrent un instant ce naïf tableau.

— Je viens juste de finir, explique la vieille file. De travailler, ça m'a fait prendre patience. Maintenant, j'attends ! Elle disait ce "j'attends" avec certitude, sans réfléchir que, telle une femme oubliée dans un placard, elle s'était ridée en tirant son aiguille.

— C'est moi, qu'on me dit d'âge, et je sais bien qu'on ne peut jamais avoir confiance aux enfants ! La grosse petite vieille courba la tête, comme une gamine prise en faute. Raymond, à la dérobée, échangea un regard malicieux avec sa compagne. Mais l'octogénaire s'empressait :

— Approchez-vous, monsieur et madame ; qu'est-ce qu'on peut vous offrir ? Du cidre en bouteille ou une boîte de lait ? — Un peu de lait.

— Ah ! les Parisiens, c'est tous les jours de la tâtouille veulent boire. En offrir à des gens de la campagne, ça serait une offense !

— Ouvi les armoires, petite, commença la fermière d'un ton d'importance. La boulotte s'empressa d'obéir, écartant largement les deux battants des vitreaux normands, qui laissaient deviner sur leurs rayons profonds du linge et encore un parfum de lavande et d'iris.

— Voilà beaucoup de linge, déclara-t-elle par politesse, se demandant ce qui, à part la quantité, valait la peine de cette exhibition ciblée. Alors la mère, avec l'emphase

— Ouvi les armoires, petite, commença la fermière d'un ton d'importance. La boulotte s'empressa d'obéir, écartant largement les deux battants des vitreaux normands, qui laissaient deviner sur leurs rayons profonds du linge et encore un parfum de lavande et d'iris.

— Voilà beaucoup de linge, déclara-t-elle par politesse, se demandant ce qui, à part la quantité, valait la peine de cette exhibition ciblée. Alors la mère, avec l'emphase

d'une gardienne de musée, présente un mouchoir grossièrement festonné :

— Voici le premier ouvrage de la petite ; elle le fit à dix-huit ans. Quand je vis cette adresse, je lui dis : "La première fois que je vais au marché de Froberville, je te rapporterai une pièce de toile. Tu broderas des choses pour tes noces et ça fera plaisir à ton galant, quand t'en auras un". Et elle s'est prise à travailler comme une tée, une vraie tée !

— Ah ! bonté d'vine, à sa majorité, Fillette avait bien dix ans de ferme à ses trousses. Mais, moi, quand j'ai vu six draps brodés, je me suis pensée : "Elle est capable, lorsqu'elle aura tout un trousseau, de faire un riche mariage, sans compter que nous avons un peu de bien !" Et j'ai renvoyé les g-lants à plus tard.

— Ah ! voilà, vous savez été tour gourmande, le gros fermier n'est pas venu ! Mais si, ma belle dame, il est venu !... le fils à Tranquille, dont les terres avoisinent les miennes. Seulement, pensez, nous avions déjà deux armoires de linge brodé, sa grosse peau aurait abîmé les dentelles !... Un homme de la ville, voilà ce que fillette trouverait lorsque tout son trousseau serait terminé.

— Je viens juste de finir, explique la vieille file. De travailler, ça m'a fait prendre patience. Maintenant, j'attends ! Elle disait ce "j'attends" avec certitude, sans réfléchir que, telle une femme oubliée dans un placard, elle s'était ridée en tirant son aiguille.

— C'est moi, qu'on me dit d'âge, et je sais bien qu'on ne peut jamais avoir confiance aux enfants ! La grosse petite vieille courba la tête, comme une gamine prise en faute. Raymond, à la dérobée, échangea un regard malicieux avec sa compagne. Mais l'octogénaire s'empressait :

— Approchez-vous, monsieur et madame ; qu'est-ce qu'on peut vous offrir ? Du cidre en bouteille ou une boîte de lait ? — Un peu de lait.

— Ah ! les Parisiens, c'est tous les jours de la tâtouille veulent boire. En offrir à des gens de la campagne, ça serait une offense !

— Ouvi les armoires, petite, commença la fermière d'un ton d'importance. La boulotte s'empressa d'obéir, écartant largement les deux battants des vitreaux normands, qui laissaient deviner sur leurs rayons profonds du linge et encore un parfum de lavande et d'iris.

— Voilà beaucoup de linge, déclara-t-elle par politesse, se demandant ce qui, à part la quantité, valait la peine de cette exhibition ciblée. Alors la mère, avec l'emphase

— Ouvi les armoires, petite, commença la fermière d'un ton d'importance. La boulotte s'empressa d'obéir, écartant largement les deux battants des vitreaux normands, qui laissaient deviner sur leurs rayons profonds du linge et encore un parfum de lavande et d'iris.

— Voilà beaucoup de linge, déclara-t-elle par politesse, se demandant ce qui, à part la quantité, valait la peine de cette exhibition ciblée. Alors la mère, avec l'emphase

LES YEUX

CONTE INEDIT

Mlle Armande faisait des journées de lingerie. Elle avait vingt-neuf ans et n'était pas très jolie. Une fois, elle avait failli se marier ; mais lorsqu'elle avait vu le visage de son fiancé, elle avait déclaré à son fiancé qu'elle tenait essentiellement à garder auprès d'elle sa mère démi-infirmière ; alors le jeune homme sous un prétexte, avait rompu.

Naturellement, Armande avait beaucoup pleuré. Mais du temps avait passé ; ses espoirs s'étaient définitivement envolés, ses regrets atténués, et elle avait fini par se faire à cette idée qu'elle n'était décidément qu'une créature de travail et de devoir. On l'aimait beaucoup dans les maisons où elle allait parce qu'elle était silencieuse et réservée ; et puis, elle n'était pas "regardante" sur la nourriture : elle aurait mieux aimé rentrer chez elle affamée et manger du pain, sec, que de risquer un froc de sourcil quand, pour la cinquième fois dans la semaine on lui offrirait "du bœuf d'hier qui était excellent".

— Tu comprends, mon petit père est à moi, et tu n'es qu'une étrangère... Je suis jalouse, et je ne voudrais pas qu'une femme vienne s'installer ici... Et puis il y a maman, ma chère maman que j'aime tant... Si tu prenais sa place je te détesterais... Non, n'est-ce pas, tu ne feras pas ça !... Mademoiselle, je t'en supplie, je t'en supplie... Les yeux de Jeanne implorèrent avec tant de ferveur, leur prière muette était à la fois si ardente et si humble, si passionnée, qu'Armande n'hésita plus. Alors, le cœur serré, et en bredouillant un peu, à cause de l'émotion qui l'étreignait, elle se tourna vers Chélin, et au lieu de la phrase d'acquiescement doucement préparée et dans laquelle elle eût mis toute son âme, elle prononça : — Monsieur Chélin, il faut que je vous dise... Je ne pourrai pas venir samedi prochain... Ni... ni le samedi suivant... Chasses arctiques.

Dans un précédent ouvrage, le duc d'Orléans a déjà raconté ses expéditions vers le pôle et décrit les régions glaciaires qu'il avait explorées. C'était le journal d'un navigateur et d'un savant, tout au moins d'un curieux de recherches scientifiques. Son nouveau volume est le journal d'un chasseur. La lecture en est fort agréable. Il est écrit avec simplicité, franchise et bonne humeur. L'auteur nous initie aux diverses méthodes suivies lesquel les on chasse l'ours, le morse, le renne, le phoque ; il nous conte ses exploits, mais il les conte sans forfanterie, comme il ferait ceux d'un autre, sans exagérer le nombre des victimes, ni les périls courus, ni son adresse, ni même son plaisir. La chasse polaire lui paraît être un sport que l'on peut pratiquer lorsqu'on n'en a point d'autres, mais aux vrais amateurs il conseille de préférence le centre de l'Afrique. Il n'a pas de ces anecdotes qui n'ont pas de ces chasseurs intraitables qui ne vous font grâce d'aucun détail. En un mot, il n'est pas le vrai chasseur. Ce qui le passionne dans ses lointains voyages, c'est la vie d'aventure et le spectacle de la mer. Il est surtout navigateur, et ce qu'il a dû écrire le plus volontiers, c'est encore la longue et instructive préface où il résume l'histoire maritime de la France dans les régions polaires. D'ailleurs, aucune allusion politique, sauf peut-être celle-ci : "J'espère que les lattes contre les glaces et la mer ont formé et mûri l'homme que je voudrais être, pour me trouver à la hauteur de la lourde tâche qui m'attend, s'il plaît à Dieu, à la barre d'un vaisseau plus grand et plus difficile à conduire que ma vieille "Belgica".

— Encore deux jours et ce sera le jour d'Armande. Et quand Armande arrivait elle l'embrassait bien fort. Toute la journée elle se tenait près d'elle, assise sur une banquette. Elle se faisait raconter des histoires et elle "aidait" Armande en enfant à l'avance ses aiguilles. La lingère lui apportait des images et lui apprenait des chansons.

Un jour, à table, Jeanne fut grondée par son père. Alors, les yeux pleins de larmes, elle se précipita dans les bras d'Armande comme pour réclamer d'elle protection et consolation.

— Vous êtes donc devenue sa maman ? demanda Chélin. Cette parole fut la seule qu'il eut entre eux... mais elle était plus grande qu'un grand discours. En la prononçant, Chélin avait levé sur elle un regard maladroit, timide, mais qui en complétait la signification. Cette parole, elle signifiait ceci, et Armande le sentit bien : "Vous êtes une brave personne, mademoiselle Armande. Je vous aime depuis longtemps, et je vous suis profondément touché de l'affection que vous portez à ma petite Jeanne... Je vous aime..." Elle vous aime aussi... Voulez-vous remplacer sa mère auprès de moi comme auprès d'elle ?... Armande avait rougi et elle détournait la tête. Chélin feignit d'avoir quelque chose de fort important à voir dans le journal. Puis il sortit, sous un prétexte... Armande entra chez elle toute troublée. C'était si neuf ce qui lui arrivait !... Car aucun doute n'était possible, elle avait bien compris ce que demandait Chélin... Et c'était si inattendu ce qu'on lui offrait là... Le petit intérieur calme et clair où l'on se sent chez soi, bien chez soi, l'affection loyale et réchauffante d'un brave homme, et le sourire d'une petite fille aimante et bonne, qui deviendrait plus tard une grande amie... Oui, certes elle accepterait joyeusement, bravement, en femme courageuse qui se donne toute ! Et de ces deux êtres déjà tempêtés qu'elle aimait déjà, qu'elle était tout étonnée de tant aimer, mari sans compagne et petite fille sans maman, elle ferait deux heureux ! Oui, oui... Quand Chélin l'interrogerait à nouveau, samedi prochain, elle mettrait simplement sa main dans la sienne, et tout un grand bonheur s'épanouirait en elle !

— Vous êtes donc devenue sa maman ? demanda Chélin. Cette parole fut la seule qu'il eut entre eux... mais elle était plus grande qu'un grand discours. En la prononçant, Chélin avait levé sur elle un regard maladroit, timide, mais qui en complétait la signification. Cette parole, elle signifiait ceci, et Armande le sentit bien : "Vous êtes une brave personne, mademoiselle Armande. Je vous aime depuis longtemps, et je vous suis profondément touché de l'affection que vous portez à ma petite Jeanne... Je vous aime..." Elle vous aime aussi... Voulez-vous remplacer sa mère auprès de moi comme auprès d'elle ?... Armande avait rougi et elle détournait la tête. Chélin feignit d'avoir quelque chose de fort important à voir dans le journal. Puis il sortit, sous un prétexte... Armande entra chez elle toute troublée. C'était si neuf ce qui lui arrivait !... Car aucun doute n'était possible, elle avait bien compris ce que demandait Chélin... Et c'était si inattendu ce qu'on lui offrait là... Le petit intérieur calme et clair où l'on se sent chez soi, bien chez soi, l'affection loyale et réchauffante d'un brave homme, et le sourire d'une petite fille aimante et bonne, qui deviendrait plus tard une grande amie... Oui, certes elle accepterait joyeusement, bravement, en femme courageuse qui se donne toute ! Et de ces deux êtres déjà tempêtés qu'elle aimait déjà, qu'elle était tout étonnée de tant aimer, mari sans compagne et petite fille sans maman, elle ferait deux heureux ! Oui, oui... Quand Chélin l'interrogerait à nouveau, samedi prochain, elle mettrait simplement sa main dans la sienne, et tout un grand bonheur s'épanouirait en elle !

— Vous êtes donc devenue sa maman ? demanda Chélin. Cette parole fut la seule qu'il eut entre eux... mais elle était plus grande qu'un grand discours. En la prononçant, Chélin avait levé sur elle un regard maladroit, timide, mais qui en complétait la signification. Cette parole, elle signifiait ceci, et Armande le sentit bien : "Vous êtes une brave personne, mademoiselle Armande. Je vous aime depuis longtemps, et je vous suis profondément touché de l'affection que vous portez à ma petite Jeanne... Je vous aime..." Elle vous aime aussi... Voulez-vous remplacer sa mère auprès de moi comme auprès d'elle ?... Armande avait rougi et elle détournait la tête. Chélin feignit d'avoir quelque chose de fort important à voir dans le journal. Puis il sortit, sous un prétexte... Armande entra chez elle toute troublée. C'était si neuf ce qui lui arrivait !... Car aucun doute n'était possible, elle avait bien compris ce que demandait Chélin... Et c'était si inattendu ce qu'on lui offrait là... Le petit intérieur calme et clair où l'on se sent chez soi, bien chez soi, l'affection loyale et réchauffante d'un brave homme, et le sourire d'une petite fille aimante et bonne, qui deviendrait plus tard une grande amie... Oui, certes elle accepterait joyeusement, bravement, en femme courageuse qui se donne toute ! Et de ces deux êtres déjà tempêtés qu'elle aimait déjà, qu'elle était tout étonnée de tant aimer, mari sans compagne et petite fille sans maman, elle ferait deux heureux ! Oui, oui... Quand Chélin l'interrogerait à nouveau, samedi prochain, elle mettrait simplement sa main dans la sienne, et tout un grand bonheur s'épanouirait en elle !

— Vous êtes donc devenue sa maman ? demanda Chélin. Cette parole fut la seule qu'il eut entre eux... mais elle était plus grande qu'un grand discours. En la prononçant, Chélin avait levé sur elle un regard maladroit, timide, mais qui en complétait la signification. Cette parole, elle signifiait ceci, et Armande le sentit bien : "Vous êtes une brave personne, mademoiselle Armande. Je vous aime depuis longtemps, et je vous suis profondément touché de l'affection que vous portez à ma petite Jeanne... Je vous aime..." Elle vous aime aussi... Voulez-vous remplacer sa mère auprès de moi comme auprès d'elle ?... Armande avait rougi et elle détournait la tête. Chélin feignit d'avoir quelque chose de fort important à voir dans le journal. Puis il sortit, sous un prétexte... Armande entra chez elle toute troublée. C'était si neuf ce qui lui arrivait !... Car aucun doute n'était possible, elle avait bien compris ce que demandait Chélin... Et c'était si inattendu ce qu'on lui offrait là... Le petit intérieur calme et clair où l'on se sent chez soi, bien chez soi, l'affection loyale et réchauffante d'un brave homme, et le sourire d'une petite fille aimante et bonne, qui deviendrait plus tard une grande amie... Oui, certes elle accepterait joyeusement, bravement, en femme courageuse qui se donne toute ! Et de ces deux êtres déjà tempêtés qu'elle aimait déjà, qu'elle était tout étonnée de tant aimer, mari sans compagne et petite fille sans maman, elle ferait deux heureux ! Oui, oui... Quand Chélin l'interrogerait à nouveau, samedi prochain, elle mettrait simplement sa main dans la sienne, et tout un grand bonheur s'épanouirait en elle !

— Vous êtes donc devenue sa maman ? demanda Chélin. Cette parole fut la seule qu'il eut entre eux... mais elle était plus grande qu'un grand discours. En la prononçant, Chélin avait levé sur elle un regard maladroit, timide, mais qui en complétait la signification. Cette parole, elle signifiait ceci, et Armande le sentit bien : "Vous êtes une brave personne, mademoiselle Armande. Je vous aime depuis longtemps, et je vous suis profondément touché de l'affection que vous portez à ma petite Jeanne... Je vous aime..." Elle vous aime aussi... Voulez-vous remplacer sa mère auprès de moi comme auprès d'elle ?... Armande avait rougi et elle détournait la tête. Chélin feignit d'avoir quelque chose de fort important à voir dans le journal. Puis il sortit, sous un prétexte... Armande entra chez elle toute troublée. C'était si neuf ce qui lui arrivait !... Car aucun doute n'était possible, elle avait bien compris ce que demandait Chélin... Et c'était si inattendu ce qu'on lui offrait là... Le petit intérieur calme et clair où l'on se sent chez soi, bien chez soi, l'affection loyale et réchauffante d'un brave homme, et le sourire d'une petite fille aimante et bonne, qui deviendrait plus tard une grande amie... Oui, certes elle accepterait joyeusement, bravement, en femme courageuse qui se donne toute ! Et de ces deux êtres déjà tempêtés qu'elle aimait déjà, qu'elle était tout étonnée de tant aimer, mari sans compagne et petite fille sans maman, elle ferait deux heureux ! Oui, oui... Quand Chélin l'interrogerait à nouveau, samedi prochain, elle mettrait simplement sa main dans la sienne, et tout un grand bonheur s'épanouirait en elle !

lin rentra pour déjeuner, elle se leva furieusement à son cou comme si elle eût été impatiente de le revoir.

On se mit à table. Chélin n'eut pas besoin de renouveler sa question du samedi précédent pour voir qu'Armande en était encore tout émue. Celle-ci cherchait une contenance ; et elle sentait que son trouble était visible, et elle sentait qu'elle allait, malgré elle-même, parler, prononcer une parole, ou seulement faire un geste qui dirait : Oui... oui... j'accepte... je suis heureuse... Mais voici qu'avant levé les yeux sur Jeanette, elle aperçut que le regard de l'enfant s'attachait sur elle avec obstination. Ses grands yeux étaient vifs de tristesse et ils avaient un air de supplication angoissée. Ils la regardaient fixement, doucement, et ils la pénétraient toute. Et soudain Armande comprit ce qu'ils disaient... ils disaient : "Je t'aime bien, mademoiselle Armande, parce que tu es si gentille avec moi, et que tu sais de jolies histoires, mais je ne veux pas que tu me prennes mon petit père... Tu comprends, mon petit père est à moi, et tu n'es qu'une étrangère... Je suis jalouse, et je ne voudrais pas qu'une femme vienne s'installer ici... Et puis il y a maman, ma chère maman que j'aime tant... Si tu prenais sa place je te détesterais... Non, n'est-ce pas, tu ne feras pas ça !... Mademoiselle, je t'en supplie, je t'en supplie..."

— Monsieur Chélin, il faut que je vous dise... Je ne pourrai pas venir samedi prochain... Ni... ni le samedi suivant... Chasses arctiques.

Dans un précédent ouvrage, le duc d'Orléans a déjà raconté ses expéditions vers le pôle et décrit les régions glaciaires qu'il avait explorées. C'était le journal d'un navigateur et d'un savant, tout au moins d'un curieux de recherches scientifiques. Son nouveau volume est le journal d'un chasseur. La lecture en est fort agréable. Il est écrit avec simplicité, franchise et bonne humeur. L'auteur nous initie aux diverses méthodes suivies lesquel les on chasse l'ours, le morse, le renne, le phoque ; il nous conte ses exploits, mais il les conte sans forfanterie, comme il ferait ceux d'un autre, sans exagérer le nombre des victimes, ni les périls courus, ni son adresse, ni même son plaisir. La chasse polaire lui paraît être un sport que l'on peut pratiquer lorsqu'on n'en a point d'autres, mais aux vrais amateurs il conseille de préférence le centre de l'Afrique. Il n'a pas de ces anecdotes qui n'ont pas de ces chasseurs intraitables qui ne vous font grâce d'aucun détail. En un mot, il n'est pas le vrai chasseur. Ce qui le passionne dans ses lointains voyages, c'est la vie d'aventure et le spectacle de la mer. Il est surtout navigateur, et ce qu'il a dû écrire le plus volontiers, c'est encore la longue et instructive préface où il résume l'histoire maritime de la France dans les régions polaires. D'ailleurs, aucune allusion politique, sauf peut-être celle-ci : "J'espère que les lattes contre les glaces et la mer ont formé et mûri l'homme que je voudrais être, pour me trouver à la hauteur de la lourde tâche qui m'attend, s'il plaît à Dieu, à la barre d'un vaisseau plus grand et plus difficile à conduire que ma vieille "Belgica".

— Vous êtes donc devenue sa maman ? demanda Chélin. Cette parole fut la seule qu'il eut entre eux... mais elle était plus grande qu'un grand discours. En la prononçant, Chélin avait levé sur elle un regard maladroit, timide, mais qui en complétait la signification. Cette parole, elle signifiait ceci, et Armande le sentit bien : "Vous êtes une brave personne, mademoiselle Armande. Je vous aime depuis longtemps, et je vous suis profondément touché de l'affection que vous portez à ma petite Jeanne... Je vous aime..." Elle vous aime aussi... Voulez-vous remplacer sa mère auprès de moi comme auprès d'elle ?... Armande avait rougi et elle détournait la tête. Chélin feignit d'avoir quelque chose de fort important à voir dans le journal. Puis il sortit, sous un prétexte... Armande entra chez elle toute troublée. C'était si neuf ce qui lui arrivait !... Car aucun doute n'était possible, elle avait bien compris ce que demandait Chélin... Et c'était si inattendu ce qu'on lui offrait là... Le petit intérieur calme et clair où l'on se sent chez soi, bien chez soi, l'affection loyale et réchauffante d'un brave homme, et le sourire d'une petite fille aimante et bonne, qui deviendrait plus tard une grande amie... Oui, certes elle accepterait joyeusement, bravement, en femme courageuse qui se donne toute ! Et de ces deux êtres déjà tempêtés qu'elle aimait déjà, qu'elle était tout étonnée de tant aimer, mari sans compagne et petite fille sans maman, elle ferait deux heureux ! Oui, oui... Quand Chélin l'interrogerait à nouveau, samedi prochain, elle mettrait simplement sa main dans la sienne, et tout un grand bonheur s'épanouirait en elle !

— Vous êtes donc devenue sa maman ? demanda Chélin. Cette parole fut la seule qu'il eut entre eux... mais elle était plus grande qu'un grand discours. En la prononçant, Chélin avait levé sur elle un regard maladroit, timide, mais qui en complétait la signification. Cette parole, elle signifiait ceci, et Armande le sentit bien : "Vous êtes une brave personne, mademoiselle Armande. Je vous aime depuis longtemps, et je vous suis profondément touché de l'affection que vous portez à ma petite Jeanne... Je vous aime..." Elle vous aime aussi... Voulez-vous remplacer sa mère auprès de moi comme auprès d'elle ?... Armande avait rougi et elle détournait la tête. Chélin feignit d'avoir quelque chose de fort important à voir dans le journal. Puis il sortit, sous un prétexte... Armande entra chez elle toute troublée. C'était si neuf ce qui lui arrivait !... Car aucun doute n'était possible, elle avait bien compris ce que demandait Chélin... Et c'était si inattendu ce qu'on lui offrait là... Le petit intérieur calme et clair où l'on se sent chez soi, bien chez soi, l'affection loyale et réchauffante d'un brave homme, et le sourire d'une petite fille aimante et bonne, qui deviendrait plus tard une grande amie... Oui, certes elle accepterait joyeusement, bravement, en femme courageuse qui se donne toute ! Et de ces deux êtres déjà tempêtés qu'elle aimait déjà, qu'elle était tout étonnée de tant aimer, mari sans compagne et petite fille sans maman, elle ferait deux heureux ! Oui, oui... Quand Chélin l'interrogerait à nouveau, samedi prochain, elle mettrait simplement sa main dans la sienne, et tout un grand bonheur s'épanouirait en elle !

— Vous êtes donc devenue sa maman ? demanda Chélin. Cette parole fut la seule qu'il eut entre eux... mais elle était plus grande qu'un grand discours. En la prononçant, Chélin avait levé sur elle un regard maladroit, timide, mais qui en complétait la signification. Cette parole, elle signifiait ceci, et Armande le sentit bien : "Vous êtes une brave personne, mademoiselle Armande. Je vous aime depuis longtemps, et je vous suis profondément touché de l'affection que vous portez à ma petite Jeanne... Je vous aime..." Elle vous aime aussi... Voulez-vous remplacer sa mère auprès de moi comme auprès d'elle ?... Armande avait rougi et elle détournait la tête. Chélin feignit d'avoir quelque chose de fort important à voir dans le journal. Puis il sortit, sous un prétexte... Armande entra chez elle toute troublée. C'était si neuf ce qui lui arrivait !... Car aucun doute n'était possible, elle avait bien compris ce que demandait Chélin... Et c'était si inattendu ce qu'on lui offrait là... Le petit intérieur calme et clair où l'on se sent chez soi, bien chez soi, l'affection loyale et réchauffante d'un brave homme, et le sourire d'une petite fille aimante et bonne, qui deviendrait plus tard une grande amie... Oui, certes elle accepterait joyeusement, bravement, en femme courageuse qui se donne toute ! Et de ces deux êtres déjà tempêtés qu'elle aimait déjà, qu'elle était tout étonnée de tant aimer, mari sans compagne et petite fille sans maman, elle ferait deux heureux ! Oui, oui... Quand Chélin l'interrogerait à nouveau, samedi prochain, elle mettrait simplement sa main dans la sienne, et tout un grand bonheur s'épanouirait en elle !

— Vous êtes donc devenue sa maman ? demanda Chélin. Cette parole fut la seule qu'il eut entre eux... mais elle était plus grande qu'un grand discours. En la prononçant, Chélin avait levé sur elle un regard maladroit, timide, mais qui en complétait la signification. Cette parole, elle signifiait ceci, et Armande le sentit bien : "Vous êtes une brave personne, mademoiselle Armande. Je vous aime depuis longtemps, et je vous suis profondément touché de l'affection que vous portez à ma petite Jeanne... Je vous aime..." Elle vous aime aussi... Voulez-vous remplacer sa mère auprès de moi comme auprès d'elle ?... Armande avait rougi et elle détournait la tête. Chélin feignit d'avoir quelque chose de fort important à voir dans le journal. Puis il sortit, sous un prétexte... Armande entra chez elle toute troublée. C'était si neuf ce qui lui arrivait !... Car aucun doute n'était possible, elle avait bien compris ce que demandait Chélin... Et c'était si inattendu ce qu'on lui offrait là... Le petit intérieur calme et clair où l'on se sent chez soi, bien chez soi, l'affection loyale et réchauffante d'un brave homme, et le sourire d'une petite fille aimante et bonne, qui deviendrait plus tard une grande amie... Oui, certes elle accepterait joyeusement, bravement, en femme courageuse qui se donne toute ! Et de ces deux êtres déjà tempêtés qu'elle aimait déjà, qu'elle était tout étonnée de tant aimer, mari sans compagne et petite fille sans maman, elle ferait deux heureux ! Oui, oui... Quand Chélin l'interrogerait à nouveau, samedi prochain, elle mettrait simplement sa main dans la sienne, et tout un grand bonheur s'épanouirait en elle !

— Vous êtes donc devenue sa maman ? demanda Chélin. Cette parole fut la seule qu'il eut entre eux... mais elle était plus grande qu'un grand discours. En la prononçant, Chélin avait levé sur elle un regard maladroit, timide, mais qui en complétait la signification. Cette parole, elle signifiait ceci, et Armande le sentit bien : "Vous êtes une brave personne, mademoiselle Armande. Je vous aime depuis longtemps, et je vous suis profondément touché de l'affection que vous portez à ma petite Jeanne...